

BILAN de BILE

Dimanche 27 septembre 2020 - 2020 année zinzin.

2005 – 2020, logique mathématique des intervalles, 15 ans mais c'est la seizième fois, c'est le seizième 27 septembre de mon « défi ».

Du chiffre ! Du chiffre ! Bramait un poète irrité, cela fait au moins 7 décennies.

Un ami rencontré le 2 de ce mois me dit en partant : « on se voit avant le 19 ? ».

J'étais d'accord mais j'ai demandé pourquoi le 19 ?

Dois-je vous faire l'affront de penser que vous n'aviez pas compris non plus ?

Blues, depuis plus de 6 mois, le virus au sigle officiel Sars-CoV-2 va, vient, swingue, zinzinule, finira par nous faire vivre non stop sur le qui-vive. Il s'est même offert le luxe de changer de sexe entre temps, androgynie tolérée. Appelons-le CoCo pour simplifier. La planète vit entre tangage et roulis, entre peur et déraison. Les comptes et décomptes des infectés, hospitalisés, décédés, les pourcentages et les courbes prévisionnelles abreuvent, alimentent les désarrois, les paniques à tous les cardinaux. Et personne n'a encore inventé la calculette de l'incalculable dans cette sorte de guerre entre l'impalpable et le concret. Parce que, vous dirait le fameux fabuliste Monsieur de la Fontaine, *ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés...* frappés par la peur, la peur tord-boyaux, tord-cerveaux, la peur d'être happés par CoCo 19, la peste nouveau modèle. Sus à la saga internationale de l'angoisse, aux énergies négatives transmises par les écrans ! Sus au relai médiatique des consignes qui paralysent ! Un jour sans mort n'intéresse personne, aucun média ne le relaiera. Et si CoCo las de cette ridicule compète aux chiffres et aux alertes se cabrait davantage au lieu de prendre l'escampette ? Au secours Beethoven, ce qui retentit c'est l'Ode des Peuples unis dans la psychose !

Depuis le 22 septembre, le soleil a traversé l'équateur céleste. Les cheveux comme les feuilles vont tomber, les organismes n'ont plus qu'à s'adapter. Répétition annuelle, mais plus que jamais il va falloir dorloter nos nerfs agacés, pour affronter en chantonnant l'hiver et sa panoplie de virus habituels, pour ne pas persécuter notre immunité, pour rester en cohérence avec nous-mêmes, pour siffloter même ballottés dans les inepties.

Toute la vie, au figuré, nous empilons masque sur masque selon les rôles à jouer. Cette fois, au sens propre, dans le monde entier, cousettes et machines ont taillé, taillent et tailleront des masques. Des masques à fleurs, noirs, en couleurs ou régionalistes, griffés haute couture peut-être, bientôt transparents pour ceux qui lisent sur nos lèvres. Un tsunami de masques pour faire face à l'obligation de protéger les milliards que nous sommes à arpenter la planète qui tremblote de la boussole. Le masque est la star mondiale de toutes les polémiques jusqu'à ce qu'advienne le fabuleux vaccin qui le détrônera. Le prodige est encore en mode affinage au secret des milliardaires labos. En attendant, la peur circule, elle est partout, dehors et en soi, même si vous arrivez parfois à frimer, à bien faire semblant de l'oublier quand l'humour est de bonne humeur, un malaise persiste. Et le bon sens, le simple vieux bon sens, trop souvent dédaigné, flageole. Aurons-nous bientôt des milices pour vérifier si nous ne trichons pas, si le masque imposé est bien exactement à sa place ? Les chats si sensibles de la pupille ne vont plus nous reconnaître.

J'ai toujours vécu proche des marins et je connais un principe de base : qui ne peut manœuvrer ne peut choisir son cap. L'impossibilité de manœuvrer me mène parfois au dégoût. D'autres fois, quand la confusion m'encerce, en moi s'installe un vide, une sorte de calme au cœur du cyclone.

Si CoCo l'insaisissable se maintient aux commandes, faudra-t-il en arriver à sacrifier des milliers d'individus pour sauver le reste de la planète ? Faudra-t-il laisser agir la sélection naturelle ?

Où est-il le Double 0 Seven, le 007 libérateur qui trouverait l'astuce pour débrancher 19 le barbare ?

Qui inventera la musique – douloureuse mais faufilee d'espérance – pour accompagner ce film insensé à projeter sur l'infini du ciel ?

Si au moins les mois de confinement nous avaient purifiés ! Mais non, nous sommes toujours au purgatoire, l'après est toujours suspendu *sur les confins de la douleur et de la joie*, nous redirait Chateaubriand qui, voici 218 ans, trouva du génie au christianisme après la grande tornade de la Révolution. Bien des ouvrages le disent, le prédisent, l'avenir est dans la spiritualité. La méditation pour ultime balise.

Spiritus, esprit. Tout ce qui est spirituel relève de l'esprit, l'intelligence, la pensée, la morale, la conscience... Ce qui spiritualise élève, oui, mais pourquoi la spiritualité semble-t-elle de plus en plus réservée à la seule élévation religieuse ? Nous faut-il déterrer un sauveur biblique et le relooker ? Pourquoi faut-il que l'esprit « relevé » aboutisse toujours à Dieu l'unique, le grand synthétiseur des valeurs ? L'Église devrait peut-être revoir ses formules et son vocabulaire, je n'ai jamais rien compris au Dieu super-espion du catéchisme, suis-je vraiment la seule ? Vouloir être maître de soi-même, maestra en son intérieur, est-ce d'une prétention irrecevable, de l'arrogance ? Ou un excès d'optimisme ? Je n'ai ni envie ni besoin d'appeler DIEU le mystère de l'univers. Je veux être libre de méditer, de faire silence en moi à ma manière, je ne veux pas de coach ni de Surveillant Général céleste. La méditation comme le reste est devenue un marché, tout se vend, tout s'achète, tout est marchandise. Et plus les gens angoissent, paniquent, plus le phénomène de dépendance s'accroît. Du haut de mes décennies, je mesure mieux l'ampleur de l'inhumaine insistance à vouloir prendre de la hauteur pour ne pas perdre pied dans une civilisation qui enlise, pour atteindre le butoir de la longue marche malgré les chaînes.

À propos d'élévation, j'ai l'impression, dans les rues ou sur les chemins, que les masques dits salvateurs n'élèvent pas les silhouettes. La peur de la contagion – et sa grande amie la méfiance, ne redressent pas les gens mais le plus souvent les courbent, les bossent du dos (sauf celles et ceux qui portent un sac à dos et frisent la renverse). Tous ces nez qui traînent par terre me laissent à penser que les esprits doivent suivre... À moins qu'ils ne réfléchissent aux lois du marché, ou à leur petite planète bleue intérieure en péril sur la grande qui se décolore, ou qu'ils ne débitent des patenôtres en vue d'un miracle...

La terre a la fièvre, ça bout partout même sous les mers et, d'après les annonces catastrophistes, il semblerait que la sixième extinction de masse soit en marche. Depuis l'éternité, on a tendance à dire qu'avant c'était mieux, donc après, forcément, c'est toujours pire. J'ai toujours eu beaucoup de mal avec la logique rigide et je bloque sur le futur proche, sur le futur sans limite aussi.

En fait - comme tout le monde dit toutes les 5 secondes – en fait, il ne faut pas s'alarmer, la 5G, la nouvelle affriolante friandise, celle qui donnera la réponse avant la question, c'est pour demain. Inutile d'essayer de comprendre, la 5G saura créer et gérer nos besoins. Mais en attendant, la compète pour le vaccin contre CoCo le tentaculaire est toujours ouverte et je cherche en vain une définition du mot perspective et je n'ai plus de chat pour m'annoncer s'il pleuvra demain.

En 1968 nous disions déjà « le communisme est mort, le capitalisme aussi, où est la troisième voie, voie ? » Inutile de rappeler le mercantilisme, le libéralisme et ce joli mot de

profitabilité. Il faut consommer à toute allure tous les plaisirs, autrement il faudrait du temps qui pour l'heure ne s'achète pas. Où va la démocratie, où est le beau débat entre esprits éclairés, éclairants qui mènerait à la tolérance ? Pour ça aussi il faudrait du temps dans ce monde d'instantané, d'immédiateté numérique. Quand je vois ce que je vois je ne sais plus quoi voir et quand j'essaie de comprendre c'est pire. Même l'économie de marcher (comme disait un ami mort d'humour désespéré), appauvrit tout un pan du système. Ô bon sens, tout semble mis en œuvre pour nous le faire perdre ! Entre relents de dictature et relents d'anarchie j'évite d'avoir de l'imagination.

Où est-il le Grand Soir comme on dit depuis le 19^e siècle en espérant la révolution sociale ? Expression pleine de promesses, de bourgeons et de renouveau après la *table rase*. Serons-nous tous masqués au grand bal du Grand Soir ?

Le mot masque va-t-il aussi bientôt signifier le début de la *Cancel Culture* ? Un masque à puce invisible qui effacerait tous les propos qui déplaisent est-il inenvisageable ? N'arrêtons pas le progrès, accentuons le délire, devenons tous paranos, dépressifs, abrutis, débilitions nous. Notre cerveau pourtant demeure une bien belle machine inégalée à ce jour. À propos, si le masque pucé hurlait chaque fois qu'on le jette-perd dans la nature, ça l'*écologiserait*.

Les mots, les mots dits, les maudits mots modifient tout. Surtout les mots moches.

Je sais, il faut exagérer quand on écrit sinon personne ne vous croit, personne ne nous entend. Même en ouvrant les vannes de l'exagération est-il possible d'imaginer comment finira ce siècle ? Tout s'embrouille déjà dans les torsades des contradictions, dans les divergences qui s'entrechoquent. Nous sommes passés de 1999 à 2000 sans nous en apercevoir. Peu à peu le 21^e siècle imprime sa marque et j'ai l'impression qu'en cette année 2020 nous avons définitivement enterré le 20^e siècle. Un emballement planétaire va-t-il nous transformer en toupies ? CoCo 19 a déjà réussi à nous donner le tournis.

Les *pestes* d'aujourd'hui ont diverses couleurs et symptômes. Faire 4 ou 400 km avec des individus masqués est déjà une épreuve, mais ces masqués en plus ont tous les yeux rivés sur un écran et ils tapotent, mâles ou femelles et l'âge peu importe, plus personne ne papote, plus personne ne regarde autour de lui, même en allant aux toilettes ils tapotent sur leurs i-smart-phones. Autrefois les salles d'attente bruissaient de murmures, de feuilletts. Partout les solitaires lisaient, les couples échangeaient en se mirant dans les prunelles... Dans le bar du dernier aéroport où j'ai fait halte avant que ne dégaine CoCo le tueur, avant que des milliers d'avions ne soient cloués sine die sur le tarmac, dans ce bar, je n'ai croisé aucun regard. Mais sur un mur, plus vraie que réelle, tout le temps m'a narguée une tentante bibliothèque-trompe-l'œil.

Est-ce moi qui suis à reprogrammer ?

Je rejette cette question. Sans être une ridicule passéiste, je veux encore pouvoir lire des livres et des journaux en papier, je veux pouvoir regarder les pollinisateurs survivants butiner le trèfle, les marées aller et venir dans la sérénité. Sans devoir me justifier, je veux pouvoir regarder la vie en face, l'affronter, et pas seulement sur un écran. Je veux avoir le choix.

Je veux bien faire un pas mais dans quel sens ? Masque-pas masque, test-pas test, vaccin-pas vaccin (*primum non nocere*, d'abord ne pas nuire, un vaccin précipité osera-t-il contrer la fameuse prudence hippocratique?). Dites-moi où se planque la dernière belle utopie, dites-moi dans quel sens marcher vers le rêve ? Comment réanimer le rêve, un rêve pour réinventer la vie, une nouvelle poussée d'Archimède contre l'archi merdique où le monde est plongé, un rêve où l'Humanité s'élèverait à bonne distance de tout excès oiseux, pernicieux, vain, vide... ?

Ce soir, dimanche 27 septembre 2020, je hume mon verre de vin droit venu de la biosphère, je mastique les fruits et les fleurs, je les retiens en bouche, laisse les saveurs perler avant que leur arc-en-ciel ne s'aventure en moi.

Il faut toujours laisser une petite place au doute : et si, au lieu de traiter CoCo d'innommable conquérant tueur, nous avons la possibilité de lui demander ce qu'il pense de toutes nos folies, nos aberrations, nos arrogances, nos incuries, nos hystéries... Et si sa lucidité parvenait à nous faire trembler dans le miroir ?